Bulletin météorologique.

Washington, 10 décembre—Indications pour le Mississippi et la Louisiane —Beau temps ; vent du nord.

Notre numéro de Demain.

SOMMAIRE.

Deux empereurs, suite, J. Gentil.
Le Bonheur.
Vieux Souvenirs, suite, Yan de Lesca.
Recettes et procedés utiles.
Les Parisiennes d'à présent.
Le ballon en aluminium de Berlin.
La reine Victoria.
Les Consuls, poésie.
Mondanités, chiffon.
Une Reine.
L'Actualité, etc., etc.

Les horreurs de la guerre civile à Cuba.

Il faut nous attendre à de tristes événements à Cuba. La proclamation de l'autonomie y a porté ses fruits. Une foule de cubains l'acceptent et font leur soumission. C'est ce qui désespère les insurgés. Aussi ces derniers sont-ils exaspérés et n'épargnent rien pour prévenir la pacification. Qu'ils se préparent à porter un grand coup, à enlever la Havane, par exemple, pour fournir un argument puissant à leurs partisans dans le Congrès des Etats-Unis, à la veille des graves discussions qui vont s'y engager, soit. Ils sont en état de guerre contre la métropole et la lutte à main armée, à ciel découvert, est le grand moyen employé en pareil cas. Mais quand on en arrive à mettre le feu à des villes, à les saccager, à y brûler vifs des malheureux qui n'ont d'autre crime à se reprocher que de vouloir en finir avec une guerre qui les ruine; quand on en arrive à lancer sur l'ennemi, quel qu'il soit, Espagnol ou Cubain, des balles et des boulets explosibles, nous protestons ; ce n'est pas ainsi que doit se faire la guerre dans notre siècle, dans le nouveau comme dans l'ancien monde. Tous les partis doivent se taire quand l'humanité parle ; il leur faut obéir, quand elle commande.

La production de l'huile d'olive.

De tous les pays d'Europe qui se livrent à la culture de l'olivier, l'Espagne est celui où la production atteint le chiffre le plus élevé.

En France, la superficie des terrains consacrés à ce genre de culture diminue de jour en jour. Dans l'Aude, l'Hérault et les Pyrénées-Orientales, la production n'a fait que décroître depuis une trentaine d'années. Cependant, grâce aux brillants rendements que fournit encore la Provence, la production de l'huile d'olive en France atteint en année moyenne 300,000 hectolitres environ. La fabrication ne laisse rien à désirer, ce qui explique l'excellente renommée dont jouit l'huile française.

La producton de l'Italie s'élève à 1,300,000 hectolitres; comme en France, la fabrication y est des plus soignées.

L'Espagne produit en année moyenne 3,357,314 hectolitres; mais les prix au kilos sont loin d'égaler ceux des huiles françaises et italiennes, principalement des premières. Le mode de fabrication est généralement défectueux, quoique de réels progrès aient été accomplis pendant ces dernières années, surtout depuis que des maisons françaises sont venues se fixer dans le pays.

LA REINE VICTORIA.

Correspondance de Londres, le 23 novembre 1897.

Il a paru aujourd'hui un gros et magnifique volume de 206 pages, superbement illustré, intitulé : *Queen Victoria*, dont l'auteur est M. Richard Holmes, le bibliothécaire du château de Windsor.

C'est l'histoire de la vie de la reine d'Angleterre, rédigée, en quelque sorte, sous la dictée de Sa Majesté, et qui sera, pour les historiens futurs, un précieux document, car ce livre a reçu l'*imprimatur* royal et a été écrit, en partie, dans le but de mettre fin à certaines légendes relatives à l'enfance et à la jeunesse de la Reine. M. Holmes s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de tact, et son livre est plein d'intérêt. Tous ceux qui tiennent à se renseigner exactement sur les premières années de la Reine le consulteront avec fruit.

Il n'y faut pas chercher, cependant, de ces détails intimes comme on aime tant aujourd'hui à en trouver dans toutes les biographies ; mais il n'y manque aucun fait, aucun incident, pouvant éclairer d'un jour exact la vie de la vénérable souveraine qui, depuis soixante et un an, préside aux destinées du Royaume-Uni.

Un détail peu connu et fort intéressant qu'on y relève dès les premières pages, c'est que la reine Victoria, dans sa jeunesse, avait, très exactement, le profil du jeune Charles-Edouard Stuart, et les traits particuliers à la famille Stuart, hérités de la princesse Anne, fille de Frédérik II de Danemark et de Sophie de Mecklembourg, et femme de Jacques Ier d'Angleterre.

La légende du vieux soldat Maloney, qui aurait empêché la princesse Victoria d'être écrasée sous les roues de sa voiture renversée dans le parc de Kensington, est la première que démolit M. Holmes. La reine n'a aucun souvenir de cet incident; elle n'est jamais tombée de sa voiture; Maloney ne l'a pas saisie au vol, il n'a pas été appelé, le lendemain, chez la duchesse de Kent, il n'a pas été remercié de ses services et il n'a pas reçu une guinée pour sa peine, dernier détail qui aurait suffi à démontrer l'absurdité de la légende.

Une autre légende plus sérieuse, parce qu'elle repose sur une lettre de la baronne Lebzen, l'institutrice de la princesse Victoria, est que, un jour, en voyant un arbre généalogique qui indiquait combien elle était près du trône, la jeune princesse Victoria, âgée de onze ans, aurait dit : "Je serai bonne."

"La Reine, écrit M. Holmes, dit que la connaissance de sa succession probable au trône lui est venu graduellement et l'a rendue fort malheureuse ; et elle n'est pas sûre de s'être servie de l'expression : "Je serai bonne."

Si elle ne l'a pas dit, elle l'a été, et des premiers instants de son règne.

Aussitôt qu'elle eut appris la mort du Roi, son oncle, elle écrivit à la veuve du souverain une lettre de condoléance qu'elle adressa à "Sa Majesté la Reine". On lui fit remarquer que sa lettre aurait dû porter, comme suscription : "A Sa Majesté la Reine douairière ;" mais elle refusa de rien changer à ce qu'elle avait écrit, en disant : "Je ne veux pas être la première à lui rappeler ma nouvelle condition."

Avant d'être reine, la jeune princesse Victoria avait montré un esprit d'à-propos très remarquable et même empreint d'un peu de courtisanerie innocente.

Un jour qu'elle était en visite à Windsor chez le roi, son oncle, celui-ci lui dit en la conduisant à la salle de bal :

—Voyons, Victoria, quel air voulez-vous que joue l'orchestre?

—*God save the King* mon oncle, répondit-elle aussitôt.

Quand la reine épousa le prince Albert, elle eut beaucoup de peine à régler la question de la liste civile de son mari et la question de préséance. La façon dont la Chambre des communes lui marchanda les 30,000 livres que le prince Albert reçut chaque année, au lieu de 50,000 qu'on avait demandées pour lui, fut très mortifiante pour elle ; quant à la question de préséance, la Reine la régla elle-même par une ordonnance royale donnant au le pas sur tout le monde, sauf, bien entendu, la Reine. Cette petite querelle de Cour fut à peu près le seul nuage qui obscurcit un moment le bonheur des deux époux, qui, pendant plus de vingt ans, jouirent d'une félicité parfaite.

Le livre de M. Holmes, sauf en ce qui concerne la jeunesse de la Reine, ne contient rien de nouveau ; la plupart des faits qui y sont rapportés se trouvent dans le *journal* de la Reine et dans les diverses publications qui lui ont été consacrées. Mais l'élément curieux, inédit de ce volume, c'est l'illustration, composée de reproductions, admirablement exécutées par la maison Boussod Valadon, de tableaux, de miniatures, de portraits divers, faisant partie des collections de la Reine et dont la plupart n'avaient jamais été publiées. A ce point de vue, *Queen Victoria* est un ouvrage du plus haut intérêt et un document historique d'une incontestable valeur.

Une lettre du Dr Formento.

On lira plus loin une lettre du Dr Félix Formento, dans laquelle l'auteur donne ses raisons pour ne pas se démettre de sa qualité de membre du Bureau de Santé.

L'heure avancée à laquelle nous est arrivée cette lettre, ne nous permet pas de la commenter comme nous le voudrions. Nous nous bornerons à dire aujourd'hui que la conduite du Dr Formento sera approuvée par tous les gens bien pensants. Il a fait bande à part avec ses collègues pendant notre dernière épidémie de fièvre jaune ; il a maintes et maintes fois cherché à les ramener dans la bonne voie d'où ils s'étaient écartés ; et si ceux-ci se sont couverts d'odieux par les abus, les excès de pouvoir dont ils se sont rendus coupables, le Dr Formento, lui, est resté le mandataire fidèle, soucieux de ses devoirs vis-à-vis de lui-meme et de la communauté. Le confondre donc avec ses collègues serait commettre la plus criante des injustices; et s'il ouvrait l'oreille aux clameurs d'une Presse sans principes, d'un groupe d'individus sourds à tout raisonnement, il se condamnerait aux yeux de ses amis.

La lettre du Dr Formento est écrite avec la dignité d'un homme fort de son honneur.

QUINZE ANS.

Un reporter âgé de quinze ans, mais qui peut en remontrer à beaucoup de confrères, c'est le petit Harry Steere Morrison.

Il a débuté en allant, avec un billet de faveur, de Chicago à New-York. De là, il a fait un tour à Washington, où il a interviewé le président McKinley et sa femme. Voilà ce qui lui a procuré l'entrée au journal *the World*. Pour le compte de cette feuille, il vient de faire un voyage en Europe.

Le petit Morrison a fait une visite à M. Gladstone, qui l'a reçu avec beaucoup d'amabilité. Il a traversé la Belgique, la France, l'Allemagne et la Suisse, bien qu'il ne connût pas du tout la langue de ces pays. A Berne, il a interviewé le président de la république fédérale.

Autour de l'île du Diable.

La *Politique Coloniale* donne quelques renseignements au sujet de la résiliation du marché passé avec l'entrepreneur du service de ravitaillement des îles du Salut.

En vue de cette résiliation, le gouvernement fit l'acquisition du navire *Cappy*. Or ce bateau qui vaut 30,000 francs d'après l'évaluation d'une commission technique coûte au Trésor, 160,000 francs en chiffres ronds, et motive une dépense annuelle de 100,000 francs, sans d'ailleurs qu'on puisse affirmer que le service auquel on a voulu pourvoir sera assuré.

Quelles raisons ont pu inciter le ministre à conclure un marché aussi onéreux ?

Renseignements pris à bonne source, il n'y en avait qu'une : la raison d'Etat.

Au moment où l'ordre fut donné d'acheter le *Cappy*, le bruit s'était répandu en France que le concessionnaire du service postal entre Cayenne et les îles du Salut était soupçonné de favoriser l'évasion éventuelle de Dreyfus. Par qui ce bruit avait-il été répandu ? Ce point serait à éclaircir. On n'a pas oublié, en tous les cas, le tapage qui se fit autour de cette affaire. Le gouvernement, inquiet de ces rumeurs, invita M. Lebon à aviser au moyen d'empêcher l'évasion annoncée comme possible.

M. le ministre des colonies a avisé: coûte que coûte, il a tenu à s'emparer du seul bateau disponible dans la colonie, dût-on le payer un tiers de plus de ce qu'il valait.

Il a fallu des motifs bien déterminants pour que M. Lebon ait été si peu ménager des deniers de l'Etat. Il a fallu qu'il ait eu connaissance de faits particuliers pouvant l'amener à penser que la garde du prisonnier de l'île du Diable était insuffisamment assurée.

Ces faits doivent avoir une importance, et le gouvernement aurait peut-être, à l'heure actuelle, un intérêt à les faire connaître.

Sagesse Crétoise.

Les Crétois se proposent, paraît-il, d'être désormais bien sages. C'est du moins ce qui résulte de la proclamation adressée par le nouveau président des représentants chrétiens de l'île au peuple crétois.

«Il faut, dit ce document patriarcal, que nous comprenions tous que le nouveau régime sera fort non seulement par les vertus guerrières, mais aussi par les vertus civiles qu'il faudra montrer dans l'avenir et surtout aujourd'hui que les grandes puissances vont régler le sort du pays. L'amour du prochain, le respect du bien d'autrui, sans distinction de race ou de religion, et la soumission complète aux pouvoirs à établir mettront notre patrie à l'abri de tout danger. On doit comprendre aussi que si les fautes du passé sont à la charge de l'administration turque, les fautes et les hontes de l'avenir seraient à la charge des Crétois, de notre pays Qui sera donc assez dévergondé pour continuer à être criminel en vue de déshonorer la patrie crétoise? Ceux-ci seraient des ennemis de la patrie et devront rendre compte de leurs actes aux pouvoirs constitués.... Si les habitants du pays étaient incapables de remplir ce programme au pied de la lettre ce serait pour le mieux, mais il y a lieu de craindre que l'on ait encore l'occasion de répéter l'adage antique: «Tous les Crétois sont menteurs.» Tous ceux qui ont eu l'occasion de vivre de la vie intime de ces pays gréco-turcs, en y dirigeant des exploitations ou des travaux, ce qui permet de connaître les dessous, savent bien que chrétiens et musulmans ne valent pas mieux les uns que les autres.

AU PUBLIC.

Depuis quelques jours je suis en butte aux critiques malveillantes et aux insinuations injustes de certains journaux de notre ville au sujet des démissions du Bureau de Santé. Je m'empresse de dire qu'il y a un journal qui se distingue des autres et dont j'apprécie hautement la bonne opinion et le jugement qu'il s'est plu de porter sur mes actes officiels—c'est l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans, le plus ancien journal de notre ville, des plus honorables, et le plus indépendant de tous.

Je me dois à moi-même, ainsi qu'à ceux qui m'ont élu au Bureau de Santé, d'*expliquer* les raisons qui m'ont décidé à ne pas donner ma démission et à continuer mes services à la ville jusqu'à l'expiration de mon mandat en avril prochain. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de me *justifier* aux yeux de ceux qui me connaissent personnellement et les autorités qui m'ont honoré depuis douze ans.

Je ne donne pas ma demission parce que j'ai la conviction d'avoir fait mon devoir, et parce que je ne crois pas que l'opinion publique soit contre moi. Les seuls vrais représentants du peuple de notre ville c'est le Conseil Municipal, et il y a quelques jours à peine, j'ai eu la satisfaction de lire les témoignages d'estime et de confiance que m'a donnés le Conseil à la séance publique, les très flatteuses expressions me serviront d'entière justification.

Je ne crois pas, ainsi que beaucoup de nos concitoyens, que dans la crise que nous traversons, tous nos journaux aient été les vrais organes de l'opinion publique.

Ils ne l'étaient pas, bien certainement, lorsque tout dernièrement ils pronaient et admiraient si hautement notre Bureau de Santé, qu'aujourd'hui ils écrasent sans pitié.

Quelques-unes des mesures qui ont entraîné la chute du Bureau étaient précisément parmi les plus vantées par eux. *Tempore Mutantur*.....

Je crois encore moins qu'une conférence de quelques marchands et homme d'affaires, contrôlée par une demi-douzaine d'individus, puisse représenter l'opinion publique. Et alors même que cette opinion se fût manifestée d'une manière plus directe, ils ne serait pas moins de mon devoir de protester contre des impressions erronées et injustes et de tâcher de former, d'éclaircir cette opinion.

On répète volontiers, et sans trop réfléchir, que le Bureau de Santé, ayant perdu la confiance et l'estime publiques, devrait démissionner en masse, sans exception. Cette opinion est tout à fait injuste, illogique. Aucune personne de bon sens ne peut admettre une pareille doctrine, qui ne fait aucune distinction entre celui qui a raison et celui qui a tort, entre une majorité toute puissante et une minorité composée d'une seule personne, qui a combattu les mesures vexatoires, exorbitantes qui ont été la cause de la déchéance du Bureau.

Permettez moi de rappeler ici que mon opposition s'appuyait sur des raisons purement scientifiques que j'ai longuement exprimées à nos séances, dans un esprit amical et conciliant. Il s'en trouvé que ces raisons cadraient parfaitement bien avec les sentiments d'une population opprimée ; si tel n'avait pas été le cas, je n'en aurais pas moins persisté dans des efforts *infructueux* inspirés par mes convictions scientifiques et mon désir de protéger les intérêts publics.

J'ai eu la satisfaction de voir ma manière de penser endossée par notre Société Médicale de Paroisse. Celle-ci, a proposé l'abolition de la quarantaine à domicile bien des jours après qu'elle eût été proposée au Bureau par moi.

Il est injuste et peu généreux de vouloir inclure dans le blâme infligé à notre Bureau de santé le seul membre qui leur ait fait une opposition *sincère*, et non inspirée par un esprit de parti. Ce procédé est indigne d'un peuple qui aime la droiture et la justice.

Il serait tout aussi déraisonnable et révoltant de vouloir demander la démission de tout un Conseil de ville au cas où il se trouverait dans son sein quelques membres, accusés d'un crime ou d'un méfait ; ou bien même de vouloir jeter le mépris et la honte sur tout une société médicale, parce qu'un de ses membres se serait déshonoré par une opération *criminelle* ou tout autre action répréhensible.

Il est souverainement injuste de me faire partager l'indignation populaire (?) contre le Bureau et de nous jeter tous à l'eau dans le même sac. Pour me servir d'une tournure anglaise, "nous n'étions pas sur le même bâteau. J'étais opposé à beaucoup de leurs mesures, néanmoins, je dois dire que je crois sincèrement que s'ils ont erré, ils l'ont fait dans les meilleurs intentions, et ils ne méritent pas les dures critiques et le cruel traitement qu'on leur a infligés. J'ai pu être opposé à leurs mesures, par des considérations purement scientifiques, mais je serai toujours prêt à défendre leur honnêteté et leurs intentions.

Permettez-moi d'ajouter, sans vouloir me vanter, que j'ai une certaine position à défendre. Ayant reçu des témoignages d'estime et d'honneur des principales Autorités Sanitaires d'Europe et d'Amérique, je ne puis consentir à abandonner, au milieu de soupçons dont il pourrait être l'objet, un poste que j'ai occupé si longtemps, et paraître céder, sans protestation, à l'opinion publique apparente.

Il a été dit que des procédures judiciaires pouvant seules révoquer les membres élus par la ville, qui n'ont pas encore envoyé leur démission. Qu'elles soient intentées sans retard ! Une enquête sérieuse me donnerait les moyens de confondre des insinuations malveillantes et que rien ne justifie.

Je ne donne pas ma démission par principe, par un sentiment de justice envers moi-même, non dans la crainte de perdre de riches émoluments, et je ne saurais comprendre que le refus de me démettre puisse affecter en aucune façon les nominations aux places vacantes existant actuellement dans le Bureau.

J'ai donné à l'Etat douze ans de temps et de labeur, ainsi qu'une expérience médicale de bien des années, sans compensation aucune; pas même de la reconnaissance pour les services rendus, je puis continuer à le faire quelques mois encore.

DR. FELIX FORMENTO.

Les téléphones en France.

Le rapport de la commission du budget fournit de curieux renseignements sur la marche du monopole des téléphones. Lorsque le gouvernemnt reprit le service au 1er janvier 1890, il y avait 54 réseaux avec 6,177 abonnés dans les départements et 8,370 à Paris. Au 1er janvier de cette année, il y a 482 réseaux, avec 16,734 abonnés dans les départements et 16,583 à Paris, et il reste à Paris 7,358 communicateurs et 4,285 lignes disponibles. Les recettes ont passé de 5,376,938 francs à 10,955,967 fr. et les dépenses, en dehors du rachat du réseau, ont atteint 3,849,066 fr. en 1890 et 10,995,282 fr. en 1896. La première année, l'affaire marchant comme elle avait été montée en vue d'un certain gain, les dépenses ont absorbé 71.63 0[0 des recettes, et la seconde 96.61 0[0. Mais dès la troisième année l'influence administrative de l'Etat se faisait sentir et contre toute prévision les dépenses dépassaient les recettes de 0.44 0[0 en 1892, 3.91 en 1893, 10.68 en 1894, 13.51 en 1895 et en 1896 de 0.55. Le produit des conversations téléphoniques et solde des comptes avec les offices étrangers est passé de 192,143 francs à 1,304,376 francs. Celui des abonnements de 5,022,730 fr. à 9,553,250 fr. et celui des télégrammes téléphonés, dont on s'est toujours méfié, est descendu de 12,518 fr. la première année, en 1891, à 4,997 fr. C'est une conception fausse.

THEATRES.

Académie de Musique.

"My Friend from India," "l'Ami qui nous était arrivé de l'Inde," va nous quitter ce soir. Nous le regrettons ; il était très amusant. Il va être remplacé par une autre pièce, intitulée "The Geisha," autre comédie fort gaie, plus vive encore, que "Notre Ami de l'Inde," et qui fera flores, nous en sommes persuadé.

Le sujet est japonais, ce qui promet beaucoup ; et, qui plus est, c'est un opéra-bouffe, ce qui lui assure le succès. Nous aimons beaucoup, ici, ce genre de spectacle ; il est amusant et artistique à la fois. On y chante, on y parle, on y joue la comédie et, surtout, on y rit—ce qui est, en définitive, le but de toute comédie, chantée ou parlée. La pièce nous arrive directement du Daly's Théâtre où elle a obtenu un succès fou. Elle fera, ici assurément, de belles chambrées.

Grand Opera House.

Voici une semaine qui finit — doublement heureuse au point de vue artistique et financier, grâce au talent de Tim Murphy et à l'habileté de la troupe dont il a su s'entourer.

En voici une autre qui va commencer demain soir, avec Otis Skinner et son "Prince Rudolph" qui lui a déjà valu ailleurs, au nord et dans l'ouest, tant de belles recettes et tant de bravos.

Bien que venant du même pays que la Grande Duchesse, la pièce n'a rien de commun avec l'œuvre d'Offenbach. Le prince est plus sérieux que la célèbre princesse et s'il abandonne un instant sa principauté et sa femme par dessus le marché, c'est pour revenir ensuite triomphalement à l'une et à l'autre.

Théâtre St-Charles.

Ce soir, dernière représentation de Miss Julia Marlowe.

Demain, première apparition de M. Lewis Morrison dans sa pièce favorite "Faust". Généralement Faust, est avec Marguerite, le principal personnage de la pièce. M. Morrison a changé tout cela. A force de talent, il a reléguè presqu'au second plan le rôle de Faust ; c'est lui qui tient la principale place dans la pièce. Il en est un peu ainsi dans l'œuvre originale de Goethe et c'est presqu'un retour à l'idée de l'auteur primitif que l'entreprise si réussie de M. Morrison.

Donc, demain soir, Méphisto avec M. Morrison dans le rôle principal, et nous pouvons garantir que la salle sera bien garnie.

Lundi, première du "Master of Ceremonies" pièce montée avec grand soin par l'excellent et consciencieux artiste.

Les médecins les plus éminents de l'époque recommandent le Pectoral de Cerisier d'Ayer pour toutes les affections de la Poitrine.

MOTS DE LA FIN

Un bicorne selon la formule de Murger, vient d'être appelé sous les drapeaux comme conscrit de la classe 1876.

Fortement bépaissé sous l'uniforme, avec le mauvais temps et sur son épaule la poche de toile, dite musette, qu'il porte en bandoulière, il soupire en soupirant :

—Ah ! les Musettes se suivent et ne se ressemblent pas.

Nos petites femmes ne font rien faire.

Deux de ces demoiselles se rencontrent dans un square.

—Tiens, c'est vous, mademoiselle Julie. Que faites-vous donc, sur ce banc ?

—Des croisements... comme vous voyez. Et vous ?

—Moi aussi.

—Eh bien, alors, asseyons-nous donc !

A la sortie de l'Institut, jeudi, après le discours sur les prix de vertu :

—Cette maîtresse d'école des petits forains, c'est une de ces figures attachantes comme on en rencontre dans les contes de fées....

—Certes ; et quand on écrira son histoire on pourra la commencer par la formule consacrée : "Il était une Bonnefois...."

Un bon bourgeois remet son ami même habituelle à l'aveugle du pont des Arts et l'exhorte à faire moins de couacs en soufflant dans son instrument.

En conscience, monsieur, répond le bon homme avec dignité, ce n'est pas pour les quelques sous qu'il me donne que le public peut exiger que je joue comme une clarinette-solo du régiment de Preobrajenski.

---

don était devenu,

Nulle part on n'avait entendu parler de lui.

En aucun pays on ne signalait le passage d'un Français accompagné de deux filles toutes jeunes.

Le comte invitait Thérèse à la résignation.

Il ne lui cachait pas qu'à ses yeux les chances de succès s'évanouissaient les unes après les autres.

Pour lui, Jean Redon tenait exactement sa promesse ou plutôt il exécutait ses menaces.

N'avait-il pas écrit à sa femme au moment de son départ :

"Je veux que vous souffriez une partie de ce que je souffre moi-même en m'éloignant pour jamais de ce que j'adorais et de ce que je suis assez faible pour adorer encore.

"Je vais vers l'inconnu.

"Qu'y trouverai-je ?

"Dieu seul le sait.

"Adieu pour toujours !"

Etait ce clair ?

N'avait-il pas ajouté :

"J'emmène dans ma fuite les deux enfants qui portent mon nom.

"A moins d'un miracle, vous ne les reverrez jamais !"

Elle était donc condamnée à [illegible] et à l'abandon.

[illegible] connaissait son mari [illegible] de ceux qu'on put ne [illegible] devant le caractère [illegible] inquiéter.

[illegible] dit.

— Nous autres du Morvan, nous avons la tête dure comme les cailloux de nos bois !

Elle lui connaissait l'esprit de ruse du chasseur, la ténacité des gens qui ont une volonté, assez de fierté pour tout souffrir plutôt que de s'abaisser, et enfin, l'énergie avec laquelle on affronte les obstacles les plus insurmontables et elle ne pouvait s'empêcher de se dire :

Il ne reviendra plus !....Elles sont perdues pour moi.

Que lui restait-il donc ?

Rien !

Le petit cartel suisse accroché au mur de sa chambre, meublée comme celle d'une pensionnaire en vacances, sonna deux heures.

Elle s'habilla à la hâte d'une jupe noire, toute simple, et d'un de ces corsages alors à la mode qui s'appelaient des jerseys, jeta par-dessus une pelisse légère, puis un chapeau sombre sur ses admirables cheveux et descendit l'escalier étroit et mesquin qui aboutissait au vestibule.

Elle aurait voulu passer sans être vue, mais la servante s'était installée devant la porte.

Elle dit de son ton équivoque :

—Madame sort ?

—Un instant....

—Quand on est seule, le temps paraît long....

C'était une des méchancetés de la paysanne.

Thérèse répliqua doucement :

—Vous avez raison.

Elle passa sans en écouter davantage.

La vieille grommela quelques mots entre ses dents :

—Elle n'a que ce qu'elle mérite. Et le capitaine qui est en admiration devant elle ! Si ça ne fait pas pitié ! Je l'aurais reçue, moi, de la belle façon, jour de Dieu !

Thérèse ne l'entendait pas, heureusement.

Mais elle la devinait.

Elle était déjà loin.

Pour gagner la Roche, il lui fallait traverser la courte avenue qui conduit à la Sauvagère.

Elle s'arrêta un instant devant l'ancienne maison des Redon.

Elle était méconnaissable.

Cependant l'architecte lui avait laissé son caractère ancien, en lui donnant plus d'ampleur.

Maintenant c'était un château véritable, avec des tourelles et un vaste pavillon de plus.

La ferme aussi avait été transformée, convertie en communs, en écurie, en remises, en chenil. Les anciens herbages et les prairies de la vallée étaient devenus un parc.

Les travaux touchaient à leur fin, de sorte qu'il ne restait plus dans le pays qu'un petit nombre d'ouvriers.

Elle soupira.

Ils auraient pu être si heureux dans ce domaine !

Elle s'engagea dans les sentiers du bois en évitant d'être vue et bientôt elle arriva au lieu du rendez-vous que le comte lui avait assigné.

L'endroit était désert et n'avait pas changé.

L'eau ferrugineuse coulait toujours, rougissant le pied de la Roche, et s'échappait sur le flanc de la colline pour former un ruisseau au fond de la vallée.

Un arbre abattu par les vents gisait dans la bruyère parmi les herbes sèches.

En examinant son écorce lisse, déjà détachée par places, la jeune femme éprouve un serrement de cœur.

Elle venait d'apercevoir les initiales gravées par son mari quelques années plus tôt.

Sur les gros hêtres trapus poussés dans ce terrain marécageux et glasé, elles se retrouvaient partout.

Jean Redon les avait prodiguées de tous côtés.

N'était-elle pas sa seule pensée, son seul espoir ?

Elle venait de s'asseoir sur ce tronc renversé, lorsque le trot d'un cheval qui s'approchait frappa son oreille.

Elle ne tarda pas à l'apercevoir et reconnut le comte de Bussey monté sur une élégante bête alezane, pleine de feu.

Il était vêtu d'un complet de drap noir, d'un chapeau de feutre et, le teint mat, sans rides sous les cheveux légèrement grisonnants, il semblait rajeuni de dix ans.

—Je vous ai fait attendre, dit-il en sautant de cheval. Je vous demande pardon.

Il attacha sa monture à un baliveau et, tendant la main à la jeune femme, il la considéra un instant :

—Comme vous êtes pâle ! On dirait que vous venez de pleurer.

Et aussitôt lui baisant la main qu'il tenait toujours :

—Si je suis venu, c'est que je ne veux pas vous savoir triste, et vous l'auriez été si vous aviez dû lire ce que je vais vous apprendre. Faites appel à votre courage et tâchez d'être forte !

Elle devint livide et demanda :

—Qu'avez-vous donc à me dire ?

Il tira de sa poche une lettre et la lui donna.

Elle était de l'agence Fribourg, Huchard et Cie.

"Monsieur le comte,

"Ci-joint la réponse définitive du solicitor de New-York auquel nous avons dû nous adresser, M. George Kuip est un homme considérable, qui jouit d'une grande réputation de savoir et d'habileté et avec lequel nous sommes en rapport depuis longtemps. Vous verrez par cette réponse que la situation est des plus difficiles, et qu'en dépit de nos efforts communs nous n'avons pu retrouver la trace des personnes dont vous désirez connaître la résidance.

"Veuillez agréer, monsieur le comte, nos sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

FRIBOURG, HUCHARD ET CIE.

"P.S.—A votre prochain voyage à Paris, nous vous serons obligés de vouloir bien passer dans nos bureaux."

C'était évidemment pour la carte à solder.

Suivait la copie de la lettre du solicitor.

"Messieurs,

"Je dois à mon grand regret, vous informer de l'inutilité de toutes nos recherches.

"Nous n'avons épargné cependant aucune des démarches que comporte la situation.

"Nous avons fait demander aux autorités de nos divers Etats si on n'aurait pas connaissance de l'établissement d'un Français du nom de Jean Redon soit dans les territoires quelconques, en qualité de commerçant, d'agriculteur ou de ranchman.

"Aucun des nouveau citoyens plus ou moins proéminents des Etats Unis ne porte ce nom.

"Cependant, comme vous me dites que ce Jean Redon possède quelque fortune, il eût été assez facile de le découvrir, car la plupart des émigrants nous arrivent sans resources et par conséquent se noient dans la foule des travailleurs vulgaires, tandis que les autres ressemblent à des points saillants qu'on aperçoit de plus loin.

"Ma conviction bien établie est que ce Jean Redon aura pris une autre direction et n'est pas sur notre territoire.

"Je crois donc que les efforts qu'on pourrait tenter désormais sont inutiles.

"Si cependant vous voulez continuer ces diligences assez onéreuses, je suis à votre entière disposition, mais dois vous déclarer qu'à mon sens ce serait de l'argent mal employé.

"Entièrement à vos ordres, veuillez agréer, chers messieurs, mes meilleurs compliments.

"GEORGE KUIP,
"Solicitor."

En achevant cette lecture, Thérèse se sentit défaillir.

Elle tomba sur le tronc d'arbre et cacha son visage entre ses mains.

Le comte reprit :

—Mes propres démarches n'ont pas eu un meilleur résultat que celles de cet Américain. J'ai prolongé mon séjour à Paris de six semaines pour expédier des dépêches de tous côtés. J'ai reçu autant de réponses.

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES ; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Demandez de demander le "sirop calmant de Mme Winslow" n'en prenez pas d'autre [illegible] sous la couverture.